

Le calvaire des femmes du sahel (Boko Haram au Nigeria du nord)

Catherine Coquery-Vidrovitch

Nous allons, dans cette communication, rappeler les faits les plus marquants, et surtout tenter d'en expliquer les raisons : à la fois l'inhumanité des jihadistes fous de Boko Haram ou autres organisations contemporaines du même genre qui sévissent aux abords du Sahara, mais aussi les héritages historiques et culturelles d'une région profondément marquée par l'histoire de l'esclavage, surtout l'esclavage féminin. Ceux-ci préparent mal les autorités légales de la région à remédier à ces calamités, malgré quelques efforts indéniables.

I. Les faits contemporains : les enlèvements de femmes par Boko Haram

Dans les derniers jours de mars 2015, l'armée nigériane annonçait avoir libéré de Boko Haram plus de 500 femmes. S'y sont ajoutées le 31 mars plus de 270 femmes et enfants, qui avaient été aux mains du groupe jihadiste pendant plusieurs mois. L'armée les a fait sortir de la forêt de Sambisa, à 300 km au nord de la ville de Yola. Elles étaient détenues dans des conditions "inhumaines" dans cette forêt qui sert de repaire aux forces de Boko Haram dans le nord-est du Nigeria. C'est à Yola, ville proche de la frontière camerounaise, qu'elles sont désormais réfugiées. 70 femmes, dont une trentaine enceintes de leurs ravisseurs, terriblement mal à l'aise, tentent de cacher leur grossesse sous leurs larges voiles. Avec près de 200 enfants hagards, rachitiques et le ventre gonflé par la faim et la malnutrition, elles ont rejoint ce camp où sont réfugiés des centaines de Nigériens ayant fui leurs villages. Elles ont pratiquement toutes subi des viols. Mais comme on ne peut guère en parler, on ne prononce pas le mot « viol » mais on parle de « mariage ». L'une d'elle, Fatima, n'a pas eu le temps de quitter sa maison près de Maidaguri quand les hommes au drapeau noir ont commencé à tout incendier, en décembre 2014. Elle fut faite prisonnière avec sa fille de un an et

de mi. Elle est l'une des rares à ne pas fuir les questions des journalistes. Car les tabous restent très forts et les femmes violées ne pourront probablement pas échapper à la stigmatisation par leur communauté. Le psychologue en charge du fonds des Nations unies pour la population regrette :

« Il y a une dame qui a voulu parler des violences sexuelles dont elle a été victime, mais subitement, une femme à côté lui a dit de se taire. Elle lui disait : « vous savez que votre mari pourrait écouter cela et ça pourrait avoir des conséquences sur votre mariage ».

Fatima témoigne :

« On est passé par plusieurs villes avant d'arriver dans la forêt. En plus de ma fille, je devais m'occuper de 7 enfants originaires de mon quartier, séparés de leurs parents quand on a été enlevées. Ce n'était pas facile, parce qu'on n'avait pas assez de nourriture, souvent je ne mangeais pas ».

Elle affirme avoir résisté à l'union que les combattants ont imposé à la plupart de ses compagnes : ils en exigeaient une sorte de conversion à l'islam de Boko Haram (alors qu'elle étaient déjà musulmanes, d'ailleurs elle sont toutes voilées, bien que le visage découvert). Cela permet à ces hommes de consommer l'acte sexuel en conformité apparente avec leurs principes religieux, en dépit des coups, des menaces et des humiliations imposées aux femmes qui osaient refuser :

« On était souvent fouettées si on se trompait de direction en marchant, ou si on mettait trop de temps à ajuster notre voile. On priait constamment parce qu'on ignorait si on serait libérées un jour. Certaines de celles qui refusaient de se marier avec eux avaient baissé les bras, elles croyaient qu'elles seraient tuées. On ne pensait pas s'en sortir. »

Beaucoup de ces captives viennent de Mubi, à 200 km de là plus au nord, une ville occupée pendant des semaines par Boko Haram fin 2014 avant d'être reprise par l'armée. Près des $\frac{3}{4}$ des habitants sont désormais rentrés, mais il sera difficile pour ces femmes de rejoindre leur famille. Les Nigériens n'ont pas confiance en elles, elles sont « perverses » :

« On ne sait pas ce qui est dans leur tête, alors on préfère que le gouvernement les garde en observation pour l'instant. On sait qu'elles ont vécu des choses très dures, mais ça nous fait peur, parce que leurs enfants

pourraient devenir de mauvais œufs pour la nation » informe un soldat nigérian¹.

Elles ont été coupées de tout pendant plus d'un an, et doivent aussi réapprendre à vivre. Pour l'instant, l'armée nigériane a annoncé qu'elles ont été déplacées vers une destination inconnue pour y suivre un traitement médical et psychologique. Des thérapies de groupe ont été commencées. Mais on peut se poser des questions, quand on voit que les autorités nigérianes ont mis une semaine à réagir avant de leur fournir l'essentiel : quelques vêtements, du savon, du lait en poudre, des couches et des biberons.

Pour ces quelques femmes qui ont échappé au pire, combien sont-elles aujourd'hui, celles qui sont aux mains des troupes de Boko Haram ?

Selon Amnesty, environ 2 000 femmes ont été kidnappées depuis le début de 2014 par le mouvement islamiste. Les filles et femmes enlevées ont expliqué à l'organisation de défense des droits de l'Homme avoir été soumises au travail forcé, à l'esclavage sexuel et avoir dû combattre sur la ligne de front aux côtés des rebelles. Il est peu probable que parmi ces ex-otages se trouvent certaines des 219 lycéennes, dont le rapt à Chibok (nord-est) le 14 avril 2014 avait suscité l'indignation internationale. Rappelons que, dans une vidéo obtenue par l'AFP le 5 mai 2014, on pouvait voir plus de 100 d'entre elles vêtues de hijabs noirs, récitant des versets du Coran. Le chef de Boko Haram, Abubakar Shekau, affirmait alors que certaines des otages étaient devenues musulmanes. Dans une autre vidéo connue en novembre 2014 (dont aucun élément ne permet de déterminer où et quand elle a été tournée), Shekau, affirme :

"Vous ne savez pas que les plus de 200 lycéennes de Chibok ont été converties à l'Islam? Elles ont mémorisé deux chapitres du Coran". Il avait déjà, précédemment, menacé de vendre les jeunes filles et d'en faire des esclaves sexuelles. Il confirme en éclatant de rire : "Nous les avons toutes mariées, elles se trouvent dans leurs foyers conjugaux".

¹ « Maureen Grisot, « La difficile réadaptation des captives de Boko Haram », *Le Monde*, 23 mai 2015, p. 5.

II. Les facteurs explicatifs

On ne s'attardera pas sur Boko Haram, groupement hétéroclite de guerriers sanguinaires et ignorants, émanation de jihadistes salafistes attardés qui sévissent actuellement dans le Moyen et le Proche Orient et sur les franges sahéliennes d'Afrique. Boko Haram apparaît en 2009. Une étude politique approfondie vient de paraître sur ce mouvement qui ne nous intéresse ici que pour ses méfaits contre les femmes². Insurrection à prétention politique au départ, le mouvement a rapidement viré aux exactions d'une bande de brigands sans foi ni loi assoiffés de sang et de destruction, au nom d'un fondamentalisme islamiste primaire fondé sur une charia radicale, le pillage et la mise en esclavage des femmes.

C'est à ce titre qu'il va nous intéresser ici, car ce n'est pas Boko Haram qui a inventé ce statut féminin infériorisé : les peuples installés au sahel ont été historiquement des populations d'éleveurs très hiérarchisées. Il s'agit d'une société aristocratique musulmane, fondée sur la supériorité de grands chefs de tribus pastorales, nomades du désert majoritairement berbérophones (dits Touarègues par la colonisation française) et, plus au sud, Haoussas du Nigeria septentrional, historiquement grands commerçants de bétail et de noix de kola d'est en ouest, entourés de dépendants eux-mêmes de statut différencié, tous exploitant un nombre important d'esclaves chargés de tous les tâches non nobles : l'agriculture, le portage, le soin des dromadaires, les multiples tâches de caravaniers, etc. Avant l'arrivée des salafistes, qui ne remonte qu'à la seconde moitié du XXe siècle, il s'agissait dans l'ensemble d'un islam soufi tolérant et ouvert, qui n'avait pas grand-chose à voir avec les excès islamistes actuels. Mais n'en reste pas moins un héritage ancien et tenace : à l'exception d'une minorité aristocratique féminine, la grande majorité des femmes étaient esclaves. A ce titre, elles étaient adonnées à toutes les tâches, y compris

² M.A.Pérouse de Montclos, *Boko Haram: Islamism, politics, security and the state in Nigeria*, African Studies Centre, Leiden, 2014, 275 p.

This book is the first attempt to understand Boko Haram in a comprehensive and consistent way. It examines the early history of the sect and its transformation into a radical armed group. It analyses the causes of the uprising against the Nigerian state and evaluates the consequences of the on-going conflict from a religious, social and political point of view. The book gives priority to authors conducting fieldwork in Nigeria and tackles the following issues: the extent to which Boko Haram can be considered the product of deprivation and marginalisation; the relationship of the sect with almajirai, Islamic schools, Sufi brotherhoods, Izala, and Christian churches; the role of security forces and political parties in the radicalisation of the sect; the competing discourses in international and domestic media coverage of the crisis; and the consequences of the militarisation of the conflict for the Nigerian government and the civilian population, Christian and Muslim.

sexuelles. Elles approvisionnaient, entre autres, les harems des grands chefs, à titre de concubines dont le nombre n'était donc pas limité. Autrement dit, l'infériorité des femmes du peuple, c'est à dire de la grande majorité des femmes de la région, est dans le sahel une vieille histoire. Les choses ne s'arrangèrent pas au nord du Nigeria sous la colonisation britannique. Car le principe érigé à Londres fut de respecter l'organisation hiérarchisée, bien commode pour l'administration, héritée des grands conquêtes Peul du XIXe siècle précolonial : la constitution des sultanats issus de la conquête et du renouveau d'un islam « purifié » de ses éléments animistes par le grand conquérant Ousman dan Fodio. Les Britanniques optèrent pour une espèce de protectorat implicite confiant tardivement le pouvoir exécutif de fait aux sultans locaux. Un des accords, lourd de conséquence, fut le droit pour eux d'organiser l'enseignement à leur guise, c'est à dire essentiellement coranique. Le résultat fut, jusqu'à l'indépendance en 1960, l'exclusion quasi totale des filles de l'enseignement « moderne », et donc leur maintien dans une ignorance conservatrice qui en enferme encore un grand nombre dans l'illettrisme. Bien entendu, de grands progrès ont été effectués depuis lors. Mais, en dépit du principe désormais acquis de l'éducation des filles, les traditions ont la vie dure, et les femmes demeurent encore, pour la quasi totalité de la société, des inférieures, que l'on marie très jeunes et qui n'ont que le droit d'être soumises – voire d'être menacées de lapidation.

L'intervention du gouvernement central a été jusqu'à il y a peu tardive, lente et timorée. On incrimine généralement les travers habituels du régime : corruption, impéritie des responsables, etc. Les choses sont sans doute plus complexes, et le nouveau président fédéral va sans doute avoir les mains plus libres pour agir. En effet, on sait que depuis une quinzaine d'années au moins, les contrastes religieux entre le nord, très majoritairement musulman, et le sud, majoritairement chrétien, pèsent de tout leur poids. Il est probable que, le président étant chrétien, il lui était difficile de s'attaquer de front au fondamentalisme musulman ; de leur côté, les Nigériens musulmans modérés, qui constituent évidemment la grande majorité des musulmans, se voyaient néanmoins mal soutenir un président chrétien contre une minorité se réclamant de l'islam. De ce point de vue, l'élection d'un Président musulman libère les esprits : paradoxalement, les hommes politiques n'ont plus à avoir d'état d'âme de type électoraliste pour s'attaquer au danger jihadiste qui menace directement l'ensemble du pays. On peut donc augurer que l'action de l'État va poursuivre énergiquement sa lutte contre Boko Haram. Du même coup, le gouvernement,

espérons-le, va s'emparer de la question du statut social et culturel des femmes du nord, alors que dorénavant il existe dans le pays tant de femmes Nigérianes remarquables.